

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 35

Artikel: Un roman au collège
Autor: Laurent, Ch.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189933>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pèdze ào dè meimbro dào synode; et quand cllião z'individus, qu'étiont ti fé ào fù, aviont reimportà onna victoire, craque ! lè vouaiquie duc dè cauquière part; et ne faut pas étrè ébàyi se dâi iadzo que y'avâi, sâi leu, sâi lâo fennès, n'aussont pas z'u la méma niaffe que dâi vretablio z'aristo.

Permi cllião coo, y'ein avâi ion qu'on lâi desâi lo duc dè Dantsique, qu'étai dza mariâ quand l'avâi étâ nonmâ. Sa fenna, qu'avâi z'âo z'u étâ à maître tsi on municipau dè son veladzo et qu'étai 'na crâna ziga, qu'amâvè bin couienâ, n'étai rein vegnâ fire quand bin l'étai duchesse, et la fenna à Napoléon, la Joséphine, l'amâvè gaillâ, po cein que l'étai tant cocasse. On dzo que la fenna à l'empereu l'avâi invitâie po bâirè n'écoualetta dè café, le lâi va; mà quand le vâo eintrâ tsi la Joséphine, m'einlevine se le n'est pas arretâie pè on grenadier dè la garda, qu'étai quie dè faqchon et que ne la vâo pas laissi passâ quand bin le lâi desâi cein qu'en irè. Ma fai, coumeint sè tsermaillivont, que mémameint lo grenadier la volliâvè mettrè frou, po cein que la pregnâi po 'na buiândâirè bin revoûssa ào po 'na martzanda dè pesson et que le lâi desâi dâi gros mots, l'empereusa, qu'oût cé boucan, soô ào colidoo po vairè que y'avâi, et quand le vâi la fenna ào duc, le lâi châotè ào cou et la preind pè lo bré po la férè eintrâ. Lo grenadier, que vâi l'empereusa, preseintè l'arma, et quand la duchesse passè devant li, à bré avoué la Joséphine, lo grenadier est tot ébaubi dè cein vairè, et la duchesse sè revirè contrè ein sorizeint et lâi fâ ein sè foteint dè li : Eh ! mon vieux ! ça te la coupe !



UN ROMAN AU COLLÈGE

— Legrand, me dit Martin, en me prenant amicalement par le bras, au milieu de la grande cour de récréation, j'aurais, mon cher ami, un service à te demander et, dans tout le collège, il n'y a que toi qui puisses me le rendre.

Je voudrais écrire une lettre à..... quelqu'un. Tu passes pour le plus fort en narration et tu es toujours le premier dans ta classe. Moi, je ne suis pas capable d'aligner six lignes proprement. S'il s'agissait de résoudre une équation ou un problème de physique, ce serait bien différent.

Voudrais-tu me faire ma lettre ? Toutes les fois que tu auras en mathématiques ou en géométrie des devoirs difficiles, tu n'as qu'à venir me trouver.

La voix de Martin avait quelque chose de tendre et de supplicant. Je fus d'autant plus flatté qu'il avait dix-huit ans et que j'en avais seize ; qu'il faisait sa rhétorique-science et moi ma troisième-lettres ; qu'il était craint et considéré dans la cour à cause de sa force corporelle et de sa jactance ; enfin, qu'il m'avait rossé quinze jours auparavant et que j'en portais encore un bleu à la partie supérieure du nez, entre les deux yeux. Bon enfant au fond et serviable.

Il s'amusait à me lancer des petits cailloux dans la figure et dans les yeux, cela devenait irritant ; je lui répétais trois fois : « Martin, vas-tu finir ? » il ne cessait pas. Tout à coup, malgré la différence d'âge et de force, je lui tombai dessus à coups de pieds et à coups de poings, sans barguigner. Il m'envoya une riposte à assommer un bœuf et je me relevai le visage tout en sang.

Honteux lui-même et tremblant du mauvais coup qu'il avait fait, il me conduisit à la pompe pour me laver et

s'ingénia les jours suivants à me faire préparer par la cuisinière des cataplasmes de verveine pilée qu'il me posait soigneusement sur le front.

Cette pochade nous avait rendus bons amis.

Je fus touché et fier de le voir recourir à mon obligeance.

— A qui donc veux-tu écrire ? lui demandai-je.

— Mais, répondit-il, d'une voix presque défaillante, c'est à la sœur d'un de nos camarades dont je suis allé voir les parents le jour de la dernière sortie et avec qui je me suis promené quelque temps au jardin pendant qu'ils étaient occupés.

— Bigre ! c'est très grave ce que tu me demandes là.

— Legrand, ne me refuse pas ce service !

— Comment s'appelle cette jeune fille et quel est son frère ?

— Elle s'appelle Célestine, c'est la sœur de Riand.

— Ce petit type qui n'a pas encore dix ans ?

— Oui. Célestine en a seize.

— C'est très bien, mon cher ; mais si cette jeune fille, grâce à moi, vient à t'aimer, que feras-tu ? L'abandonneras-tu au bout de quinze jours, ou bien as tu l'intention de l'épouser plus tard ?

— Mais, fit Martin interloqué, je compte bien l'épouser dès que j'aurai passé mon bâchot.

— Tu sais, ce sont là des choses d'honneur avec lesquelles il ne faut pas plaisanter et je ne voudrais pas me faire complice d'une infamie, surtout quand il s'agit de la sœur d'un camarade.

— Legrand, tu me connais mal.

— Du moment que tes intentions sont pures, je n'ai plus d'objections et je ferai ta lettre.

— Vous êtes-vous déjà parlé de votre amour ?

— Mais non, je n'ai causé qu'une heure avec elle de choses insignifiantes, mais elle a bien vu que je la trouvais jolie et elle a paru avoir du plaisir à causer avec moi. Arrange une petite lettre où je lui apprendrai que je l'aime et c'est je la prierai de répondre à mon amour. Fais le brouillon, je recopierai tout et je chargerai Riand de la remettre à sa sœur.

— Tu crois qu'il s'acquittera de la commission ?

— Parbleu ! pour une couple de berlingots ou une demi-douzaine de pastilles de chocolat, on lui ferait traverser la mer à la nage.

La cloche annonça la fin de la récréation et tous, grands et petits, au nombre d'une trentaine, vinrent se ranger au pied du grand donjon rectangulaire où serpentait l'escalier qui conduisait jusqu'au dortoir et à l'étude, sis au troisième étage. Quelques minutes après, tous étaient au travail, sous l'œil d'un pion assez débonnaire lorsque aucun bruit de voix ou de pupitre ne venait l'interrompre dans la lecture de ses romans de prédilection. Je me hâtai de bâcler mon thème latin et il me resta une grande heure pour méditer et composer la lettre à Célestine.

J'étais aussi ému que si j'eusse rédigé la déclaration pour mon propre compte. Mlle Riand était une jolie brune, d'aspect un peu candide, que j'avais remarquée, comme tous mes camarades, à la messe du collège et à la promenade ; j'aurais eu grand plaisir à poser mes lèvres sur ses joues et je fus tout à fait curieux de savoir comment elle prendrait ma lettre, quoiqu'elle ne dût pas lui parvenir sous mon nom.

A la fin de l'étude, j'avais accouché du poulet suivant :

« Mademoiselle,

» Me pardonnerez-vous la hardiesse que je prends de vous adresser ces quelques lignes ? Oui, — sans doute, — j'en ai du moins le ferme espoir — si je réussis à vous exprimer, d'une manière digne de vous,

» le sentiment qui me les dicte. Mais, hélas ! ces choses-là peuvent-elles s'exprimer et n'est-ce pas une audace téméraire que de le tenter ? Depuis l'heure délicieuse que j'ai passée tout récemment auprès de vous, votre pensée ne me quitte plus. Puisse la mienne ne vous être pas non plus indifférente !

» Je jette à vos pieds l'hommage d'un cœur de dix-huit ans, qui n'a jamais battu pour personne, et je vous supplie de ne pas le dédaigner.

» Recevez, Mademoiselle, l'assurance d'une passion que rien n'arrachera désormais de mon cœur et qui ne s'éteindra qu'avec ma vie. »

— Nom d'un chien ! fit Martin, quand je lui remis le brouillon à la récréation suivante, c'est justement ce que j'aurais voulu dire, mais cela m'embête de chercher les mots.

(A suivre.)

Ch. LAURENT.

Baromètre des jardins. — Ce baromètre n'est autre qu'une toile d'araignée. Lorsqu'il doit faire de la pluie ou du vent, l'araignée raccourcit beaucoup les derniers fils auxquels sa toile est suspendue et la laisse en cet état tant que le temps reste variable. Si l'insecte allonge ses fils, c'est signe de temps beau et calme, et l'on peut juger de sa durée d'après le degré de longueur de ces mêmes fils. Si l'araignée reste inerte, c'est signe de pluie. Si, au contraire, elle se remet au travail pendant la pluie, c'est que celle-ci sera de peu de durée et suivie du beau temps fixe. D'autres observations ont appris que l'araignée fait des changements à sa toile toutes les vingt-quatre heures, et que si ces changements se font le soir un peu avant le coucher du soleil, la nuit sera belle et claire.

La livraison d'*août* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants : Un philanthrope anglais. Lord Shaftesbury, par M. *Francis de Pressensé*. — Fleurs des Alpes. Episode de la vie du roi Louis II de Bavière, par M. *Joseph Bajovar*. — La cour de France et la société au XVI^e siècle, par M. *Francis Decrue*. (Troisième partie). Cinquante ans de l'histoire d'Angleterre, par M. *Léo Quesnel*. — La photographie. Ses progrès récents, son avenir, par M. *G. van Muyden*. — Poètes modernes de l'Angleterre. Elisabeth Barrett Browning, par M. *Henri Jacottet*. (Seconde et dernière partie.) — L'incendie de Moscou. Roman russe de M. *Grégoire Danilevsky*. (Cinquième partie).

Chroniques parisienne, allemande, anglaise, suisse, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez M. Georges Bridel, à Lausanne.

Boutades.

Il y a des naïvetés pleines d'esprit, témoin cette réponse d'un faux monnayeur à ses juges.

Le président, d'un ton sévère :

— Accusé, pourquoi vous êtes-vous laissé aller à fabriquer de la fausse monnaie ?

— Mon président, je trouvais qu'il n'y en avait pas assez de véritable.

Au restaurant :

— Garçon, quel vin venez-vous de m'apporter ?

— Du Bordeaux, monsieur.

— Du Bordeaux !... Dites-moi, est-ce son nom de famille ou bien celui qu'il a reçu lors de son baptême ?

Samedi dernier, deux paysannes qui venaient de se peser à la bascule automatique placée près de l'ancien Casino, cherchaient, baissées jusqu'à terre, à voir sous le socle de l'appareil. Un promeneur, supposant qu'elles avaient perdu quelque objet précieux, les questionna : « Oh ! on a rien perdu, répondirent-elles, seulement, comme nous avions mis 10 centimes dans le trou, c'était pour voir si on les retrouvait dessous. »

Un fermier du Gros-de-Vaud disait à un journalier fribourgeois qu'il avait engagé pour la saison des foins : « Voici les canicules qui vont bientôt commencer. »

— Ah ! vous en avez aussi par ici ?...

— Sans doute,... et chez-vous ?

— Oh ! voilà, pas toutes les années.

Tribunal correctionnel. — Le président au prévenu :

— Vous êtes marié ?

— Oui, monsieur.

— Pourquoi vous refusez-vous à réintégrer le domicile conjugal ?

— Je le réintégrerai... mais il faut alors que ma femme en déguerpisse !

P. de Casagnac raconte cet amusant épisode de sa carrière de duelliste.

« Victor Noir vivait encore. C'était un beau garçon, mais lettré comme un rôtisseur de chataignes. Un jour il m'envoya une lettre de provocation, à propos de bottes, et uniquement parce que j'avais attaqué la république, ce qui pourtant, sous ma plume, n'était pas une rareté. Je lis la lettre et j'y remarque une multitude de fautes. Alors j'y réponds par le billet suivant :

« Monsieur, vous m'avez provoqué sans raisons plausibles. Donc j'ai le choix des armes. Je choisis l'orthographe. Vous êtes mort. »

L'affaire en resta là. Victor Noir se tint coi. »

Réponse au précédent problème : Après avoir fait 10 ventes à 5 pommes pour 2 sous, les 30 pommes de la première marchandise sont épuisées et il revient à chaque vendeuse 10 sous. Mais comme ces 10 ventes n'ont épuisé que 20 pommes de la seconde marchandise, il lui en reste 10 qui, à 5 pour 2 sous, lui rapporteront 4 sous. Elle n'aura donc en tout que 14 sous au lieu de 15 qu'elle aurait encaissés en vendant ses pommes seules. — Réponses justes, 25. — La prime est échue à M. F. Béatrix, Concise.

Problème.

Le pensionnat Sillig s'en allait un jour au Grand-St-Bernard ; arrivés à St-Pierre, les touristes mirent à réquisition tous les mulets et les ânes du bourg. Un certain nombre de guides accompagnait la troupe pour ramener les mulets. La caravane entière, gens et bêtes, comptait 156 têtes et 456 pieds. Combien y avait-il de guides ?

Prime : Un objet utile.

L. MONNET.